

Bilan historiographique de la guerre 14-18

Laurence VAN YPERSELE

Depuis le début des années '90, on assiste dans tous les pays – occidentaux au moins – à un renouveau de l'historiographie de la Grande Guerre. Résultat : le nombre de publications sur le sujet a littéralement explosé¹. Il m'est donc impossible de rendre compte de l'ensemble de cette littérature. Mais je voudrais ici retracer à grands traits les principales évolutions, afin de dégager quelques grandes questions qui animent les recherches sur la Guerre de 14-18 et les débats en cours aujourd'hui.

DE LA QUESTION DES « CAUSES » A CELLE DES « ORIGINES »

Pendant une cinquantaine d'année, l'histoire de la Grande Guerre fut essentiellement une histoire diplomatique et des batailles, une histoire centrée sur l'analyse des élites politiques et militaires. La question centrale était de dégager les causes de cet événement

1. Pour donner un ordre de grandeur, rien qu'en France, on compte pour la période 1970-1984 un total de 160 titres ; alors que pour la période de 1984-1998, on ne compte pas moins de 1 110 titres ! Cf. J.-Ch. JAUFFRET, *Quinze ans d'historiographie française sur la Grande Guerre*, in *La Grande Guerre 1914-1918, 80 ans d'historiographie et de représentations*, Montpellier, Université Paul Valéry-Montpellier III, 2002, p.39-40. Et que dire de l'actuelle débauche de publications françaises liées au sujet du CAPES de 2004-2005 sur les deux guerres mondiales ?

désastreux, c'est-à-dire de désigner les responsables, avec en toile de fond la question de la légitimité ou non des réparations. Si, du côté français, on charge presque exclusivement l'Allemagne ; en Allemagne, les travaux² s'élèvent unanimement contre cette accusation inscrite jusque dans le Traité de Versailles (art. 231). En fait, il faut attendre le tollé provoqué, en 1961, par la publication des travaux de Frits Fischer³ qui désignait l'impérialisme allemand comme l'unique responsable du désastre, pour relancer la recherche scientifique. Désormais, les historiens allemands s'intéresseront à l'histoire sociale, interrogeront les élites militaires allemandes avant 1914 et déplaceront leur regard vers le vécu des soldats et des populations. De même, en France, la magistrale étude de Jean-Jacques Becker⁴ sur l'entrée en guerre des Français (et non pas de la France), publiée en 1977, opère un déplacement fondamental des axes de recherches. S'appuyant sur les apports de la sociologie en matière d'opinions publiques, son analyse prend en compte les interférences qui existent entre les décisions gouvernementales et les opinions publiques. En effet, selon J.J. Becker les études précédentes ne permettaient pas d'élucider « ce grand mystère de l'histoire mondiale, comment se fait-il que les nations, matériellement, les plus avancées du globe se soient jetées avec une telle frénésie les unes sur les autres, sans qu'on en aperçoive bien les raisons ? Comment se fait-il qu'elles aient combattu, pour certaines d'entre elles, pendant plus de quatre années dans une guerre atroce, y sacrifiant des moyens matériels immenses et la vie de centaines de milliers de leurs enfants ? Faire appel seulement aux données rationnelles que fournissent les

2. Toutefois, Gerd Krumeich fait remarquer la quasi absence des historiens universitaires au sein de cette abondante historiographie. Non pas que ceux-ci aient une pensée plus critique, mais que le marché de l'histoire contemporaine était tellement saturé que toute recherche universitaire semblait superflue. Cf. G. KRUMEICH, *80 ans de recherches allemande sur la guerre de 1914-1918*, in *La Grande Guerre 1914-1918... op. cit.*, Montpellier, 2002, p.27.

3. F. FISCHER, *Les buts de guerre de l'Allemagne impériale* (trad. française), Paris, 1969.

4. J.-J. BECKER, *1914 : comment les Français sont entrés dans la guerre. Contribution à l'étude de l'opinion publique, printemps-été 1914*, Paris, PFNSP, 1977.

documents est-il de nature à répondre à cette question ? »⁵. Ainsi, l'intérêt des historiens s'est déplacé du problème des « causes » vers la question autrement plus complexe des « origines » de cette Grande Guerre.

L'APPORT DE L'HISTOIRE DES MENTALITES ET DES SCIENCES SOCIALES

Dans les années '80, l'apport de l'histoire des mentalités a, à la fois, diversifié les champs thématiques sur la guerre et déplacé le regard des élites vers le vécu des simples soldats et des populations en guerre.

Le colloque international organisé à Nanterre⁶ par J.J. Becker et S. Audoin-Rouzeau en 1990 a bousculé un certain nombre d'idées reçues. D'une part, les populations européennes ne souhaitaient pas la guerre. Des voix se sont élevées contre la guerre avant et après le conflit, mais pas – ou si peu – pendant. D'autre part, les gouvernants eux-mêmes ne voulaient pas et ne croyaient pas à un conflit mondial. D'ailleurs, si la situation internationale était clairement belligène depuis 1911, l'attentat de Sarajevo, le 28 juin 1914, n'a pas provoqué de psychose de guerre plus importante qu'en 1912, au contraire. Et pourtant, la Première Guerre mondiale eut lieu et, contre toute attente, dura plus de quatre ans. En outre, dès août 1914 et jusqu'à la fin du conflit, tous les seuils de violences ont été dépassés ; malgré les conventions de La Haye de 1899 et 1906. Ainsi, dès les premiers jours de guerre, on assiste à des massacres de civils en Belgique et dans le Nord de la France, les trêves des brancardiers ne sont pas respectées et les blessés souvent achevés. L'extraordinaire puissance de feu atteinte à l'époque suscite chez les combattants l'expérience des corps déchiquetés et de la mort de masse : les champs de bataille devenant de véritables lieux de terreur. Dès lors, on peut se demander comment les combattants ont-ils tenu aussi longtemps dans un tel enfer.

5. J.-J. BECKER, *Bibliographie et origines de la guerre*, in *La Grande Guerre 1914-1918... op. cit.*, Montpellier, 2002, p.15-16.

6. J.-J. BECKER & S. AUDOIN-ROUZEAU (dir.), *Les sociétés européennes et la guerre de 1914-1918* (Centre d'histoire de la France contemporaine), Paris, Paris X-Nanterre, 1990.

Au total, ce colloque pose un nombre impressionnant de questions nouvelles sur lesquelles les chercheurs des années '90 se sont penchés. Même s'il faut garder à l'esprit que dans cette guerre qui fut totale tout est lié, je voudrais tenter de dégager quatre axes majeurs : 1° La question des entrées en guerre et de la place des opinions publiques débouchent actuellement sur d'intéressantes recherches sur la propagande de guerre. 2° Les recherches sur le vécu des soldats mais aussi des prisonniers, leur expérience du combat, leurs motivations et les traumatismes endurés suscitent des débats parfois virulents entre les historiens. 3° L'expérience de guerre des civils - à l'arrière, en pays occupé, voire en exil - et les liens qui peuvent exister entre ces civils et le front apparaissent de plus en plus comme un champ particulièrement riche pour comprendre la réalité d'une guerre totale. 4° Enfin, la mémoire de guerre permet d'analyser à la fois les sorties de guerre et les conséquences de cette guerre qui apparaît de plus en plus comme l'événement inaugural du XX^e siècle⁷.

Les entrées en guerre, les opinions publiques et la propagande de guerre

Il apparaît de plus en plus clairement⁸ que les dirigeants ne souhaitaient pas une guerre mondiale, qu'ils se sont sentis piégés et entraînés par une mécanique qui les dépassait. Ainsi, l'historien allemand, Wolfgang Mommsen estime que les intérêts impérialistes de l'Allemagne n'ont joué qu'un rôle secondaire⁹. Si l'Allemagne, en soutenant l'Autriche-Hongrie, prit le risque de voir un incident local dégénéré en conflit mondial, c'est parce qu'elle sous-estima la volonté russe de soutenir la Serbie et qu'elle ne croyait pas à l'intervention de la Grande-Bretagne. Du côté russe, l'historien L.N. Nezhinsky¹⁰ a montré que l'entrée en guerre de la Russie n'était pas justifiée par ses intérêts nationaux. En fait, les dirigeants russes étaient divisés sur la

7. Cf. *La politique et la guerre, pour comprendre le XX^e siècle. Hommage à Jean-Jacques Becker*, Paris, éd. Agnès Viénot-Noesis, 2002.

8. *Guerres mondiales et conflits contemporains* (n° sur « Les entrées en guerre en 1914 »), Paris, n°179, juillet 1995.

9. W. MOMMSEN, *Le thème de la guerre inévitable en Allemagne dans la décennie précédant 1914, in 1914, les psychoses de guerre ?*, Publications de l'Université de Rouen, 1985, p.97.

10. Cité par J.-J. BECKER, *Bibliographie et origines de la guerre*, in *La Grande Guerre 1914-1918... op. cit.*, Montpellier, 2002, p.17.

question, mais l'opinion publique, c'est-à-dire celle des villes, se rallia à la guerre. Les partisans d'un ferme soutien à la Serbie l'emportèrent donc. De même, en France, on assiste à un ralliement quasi unanime à la guerre, au point que le ministre de l'Intérieur estima inutile d'arrêter, comme c'était prévu, les personnes fichées dans le fameux carnet B. En effet, note Jean-Jacques Becker, « le consensus était réalisé. Comme si le passé n'existait pas, un Comité de secours national se créa où siégeaient côte à côte des représentants des syndicalistes révolutionnaires, des représentants du Parti socialiste, de *l'Action française*, de l'archevêché de Paris... L'événement le plus symbolique fut toutefois les obsèques de Jaurès, le 4 août. Celui que l'on couvrait d'outrages moins de trois semaines auparavant fut transformé en héros national : non seulement les pouvoirs publics étaient là, mais aussi les représentants des organisations nationalistes, Maurice Barrès en tête »¹¹. Il faut remarquer que, jusqu'en août 1914, les ultra-nationalistes étaient restés des minorités dont l'influence dans leur propre pays demeurait faible. Par contre, ils étaient pris très au sérieux à l'étranger et alimentaient la peur de l'autre. Ainsi, l'idée d'une guerre inévitable particulièrement présente en Allemagne s'enracine non dans un désir allemand d'en découdre, mais dans la conviction que la France souhaite la guerre ! Et *vice versa*. En fait, pour reprendre les mots de W. Mommsen « les hommes d'Etat voulaient être à la hauteur des attentes nationales et ne pas céder aux pressions extérieures »¹². Optant pour la « plus grande fermeté », selon l'expression de J.-J. Becker¹³, les gouvernants, soutenus par leurs opinions publiques, ont entraîné l'Europe dans une guerre générale et totale. Ces historiens insistent donc sur les interactions entre décisions politiques et opinions publiques et mettent en relief l'importance des sentiments nationaux dans le ralliement des populations à la guerre.

Partout, la défense de la Patrie l'emporte sur l'internationale, le pacifisme ou, simplement, la peur de la guerre. Chez tous les

11. J.J. BECKER, *La France en guerre, 1914-1918*, Bruxelles (éd. Complexe), 1988, p.29.

12. W. MOMMSEN, *Europe on de Eve of the First World War*, in *les sociétés européennes et la guerre de 1914-1918*, Centre d'Histoire de la France contemporaine, Paris X-Nanterre, 1990, p.29.

13. J.-J. BECKER, *Bibliographie et origines de la guerre*, in *La Grande Guerre 1914-1918... op. cit.*, Montpellier, 2002, p.23.

belligérants, on assiste à une véritable explosion de patriotisme¹⁴, c'est-à-dire un ralliement unanime à la guerre et un consentement à la violence qui en découle. Mais il faut noter que cette explosion de patriotisme ne signifie pas un enthousiasme généralisé. Au contraire, le sentiment dominant est d'abord la stupeur. Si ensuite on assiste dans les villes à quelques manifestations d'enthousiasme et que l'on voit les foules acclamer les soldats partant au combat, dans les campagnes règne un mélange de tristesse, de résignation et de devoir à accomplir¹⁵. Ainsi, par exemple, même en Autriche-Hongrie, état multinational, les diverses nationalités manifestent leur attachement et leur loyauté envers l'Empire. Tandis qu'en Belgique¹⁶, l'ultimatum suscite l'indignation générale et la volonté de défendre l'honneur de la patrie. En fait, tous les belligérants ont le sentiment de défendre leur patrie qui est, à la fois ou successivement, leur nation, leur terroir, leur famille, leur religion, leurs valeurs. Tous ont le sentiment de combattre pour une juste cause.

Pour les historiens de l'Historial de Péronne, dont Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker, c'est l'ensemble de ces représentations de guerre, la « culture de guerre »¹⁷, qui est la

14. Pierre Chaunu parle, en 1982, d'un « investissement affectif immense des Français sur la France » (cité par S. AUDOIN-ROUZEAU & A. BECKER, *14-18, retrouver la guerre*, Paris, Gallimard, 2000, p.109).

15. Cf. Y. POURCHER, *Les clichés de la Grande Guerre : entre histoire et fiction*, in *La Grande Guerre... op. cit.*, Montpellier, 2002, p. 365-391.

16. En Belgique, pays qui ne se caractérise pas par un nationalisme guerrier, encore moins conquérant, l'ultimatum du 2 août 1914 provoque des vagues d'exaltation patriotique et des déchaînements de violences populaires (vitrines brisées, maisons saccagées, etc.) contre les Allemands résidant en Belgique. La Belgique indignée et unanime décide de se défendre coûte que coûte, pour l'honneur et sans aucun espoir de succès. À Bruxelles, le 4 août, on peut même parler d'enthousiasme. Ailleurs, c'est plutôt une émotion intense, un sentiment de gravité qui caractérise le consentement populaire à la guerre. Cf. S. AUDOIN-ROUZEAU & A. BECKER, *14-18, retrouver la guerre*, Paris Gallimard, 2000, p.112-114 ; J. STENGERS, *La Belgique*, in *Les sociétés européennes et la guerre de 1914-1918... op. cit.*, p.75-91.

17. La « culture de guerre » peut être définie, au sens le plus large, *comme le champ de toutes les représentations de la guerre forgées par les contemporains : de toutes les représentations qu'ils se sont donnée de l'immense épreuve, pendant celle-ci d'abord, après celle-ci ensuite* (S. AUDOIN-ROUZEAU & A. BECKER, *Violence et consentement : la " culture de guerre " du premier conflit mondial*, dans J.P. RIOUX & J.F. SIRINELLI (dir.),

véritable matrice de la violence inouïe qui se déchaîne dès les premiers jours, et non l'inverse. Les premiers mois de la guerre, en effet, seront marqués par une violence extrême qui s'explique à la fois par le désir de vaincre vite, la peur des francs-tireurs, le désir de s'affranchir de sa propre peur et le désir d'imposer la loi du vainqueur « qui n'est pas seulement militaire ou politique tant la certitude d'appartenir à une civilisation supérieure est forte »¹⁸. Cet état d'esprit déclenchera les massacres de civils belges et français par les troupes allemandes et les massacres de civils allemands par les soldats russes. Or, l'investissement de la patrie a, dans l'ensemble, survécu à ces massacres, à la réalité de la guerre moderne et totale, aux sacrifices demandés aux soldats mais aussi aux civils, aux deuils de masses, etc. Il y eut bien sûr des refus, mais ni assez forts ni aussi puissants que le consentement de la majorité à cette guerre qui, pourtant, s'éternisait¹⁹. Ce consentement à la guerre longue s'enracine justement dans les premières expériences de guerre. Les massacres de civils et les atrocités sur les soldats ont ici une importance toute particulière, comme l'ont magistralement montré les deux professeurs du Trinity College de Dublin, John Horne et Alan Kramer²⁰. Immédiatement diffusés par la propagande et relayés par les « rapports des commissions d'enquête », les récits d'atrocités font de l'ennemi l'incarnation du Mal et la preuve de la Barbarie ontologique de l'adversaire. Dès lors, la patrie à défendre devient l'icône de la Civilisation tout entière menacée par la Barbarie et la guerre, une véritable Croisade. Annette Becker a étudié cette dimension quasi religieuse du conflit perçu comme une lutte eschatologique pour la rédemption du monde²¹. Toutefois, si le patriotisme des populations est indéniable aussi bien en 1914 qu'en 1918, on sait qu'entre ces deux dates les sentiments des populations en guerre ont connu des variations²² qui mériteraient attention.

Pour une histoire culturelle, Paris, Seuil, 1997, p.252 ; voir également : S. AUDOIN-ROUZEAU & A. BECKER, *14-18...*, op. cit., 2000).

18. S. AUDOIN-ROUZEAU & A. BECKER, *14-18...*, op. cit., p.63-64.

19. *Ibid.*, p.119.

20. J. HORNE & A. KRAMER, *German Atrocities, 1914. A History of Denial*, New-Haven – London, Yale University Press, 2001.

21. A. BECKER, *La guerre et la foi. De la mort à la mémoire 1914-1918*, Paris, Armand Colin, 1994.

22. Ainsi, par exemple, rien que pour 1914, en France, J.J. Becker a montré l'enthousiasme extraordinaire provoqué par l'annonce de la prise Mulhouse

En outre, ces recherches posent la question de la « fabrication » des opinions, de leur manipulation éventuelle, bref du rôle de la propagande de guerre. C'est avec la Grande Guerre que les systèmes de propagande, jusque-là assez limités, se transforment en propagande de masse. Dès la fin des années 1920, des auteurs dont le plus important est sans conteste le Britannique Arthur Ponsonby se sont interrogés sur les mécanismes de cette propagande et en ont dénoncé les exagérations et les abus. Mais il faut resituer ces travaux dans leur contexte historique. En effet, l'intense mobilisation psychique de 14-18 s'est rapidement transformée après guerre. Du côté allemand, on assiste à un véritable refus d'intérioriser la défaite²³ qui mènera à ce que George Mosse appelle « la brutalisation du champ politique »²⁴. Du côté allié, le traité de Versailles n'a pas répondu aux immenses attentes nées de la guerre. La paix se révélera décevante. Le pacifisme ancien combattant de l'entre-deux-guerres y trouve quelque racine²⁵. En une inversion presque totale des représentations de guerre, on se met à dénoncer la guerre comme une ignoble boucherie dont les soldats terrorisés sont les premières victimes et la propagande de guerre comme un gigantesque mensonge dont les sociétés belligérantes sont les victimes manipulées. C'est dans ce contexte que les travaux de Ponsonby prennent place²⁶. Dix ans après l'armistice, c'est la guerre elle-même qui est accusée, occultant toute question sur la réalité des violences de guerre (particulièrement les « atrocités »,

le 7 août 1914, par contre, la victoire de la Marne, en septembre 1914, suscita des sentiments moindres et bien plus mélangés... Cf. J.J. BECKER, *La Bataille de la Marne ou la fin des illusions*, in *L'Histoire*, n°21, octobre-décembre 2003, p.32-33.

23. Voir à ce sujet : S. AUDOIN-ROUZEAU & A. BECKER, *14-18, ... op. cit.*, p.191-193. Ce déni allemand s'enracine dans l'extériorité de la défaite (en effet, « la population allemande n'a pas senti physiquement la présence ennemie sur son sol avant l'arrêt des combats ») et se traduira par « le sentiment que la guerre n'avait pas cessé avec l'armistice ».

24. G. L. MOSSE, *Fallen soldiers. Reshaping the Memory of World Wars*, Londres, 1990.

25. Voir à ce sujet : A. PROST, *Les Anciens Combattants et la société française, 1914-1939*, Paris, 1977, 3 vol ; S. BERSTEIN & J.J. BECKER, *Victoire et frustrations, 1914-1919*, Paris (Seuil), 1990.

26. A. PONSONBY, *Falsehood in Wartime*, Londres, éd. Allen and Unwin, 1928; ainsi que l'ouvrage du pacifiste français G. DEMARTIAL, *La guerre de 1914. Comment on mobilisa les consciences*, Rome-Paris-Genève, UDC, édition des cahiers internationaux, 1922.

désormais avec guillemets)²⁷ et sur le consentement des populations à ces violences, laissant pour longtemps le conflit parfaitement incompréhensible. Or, depuis une vingtaine d'années, les recherches sur la Première Guerre mondiale et sur la propagande en général se sont considérablement enrichies, notamment grâce aux apports de la sociologie, de la sémiotique et de la narratologie. À la suite de Jacques Ellul, sociologue français, on définit généralement la propagande comme *l'ensemble des méthodes utilisées par un groupe organisé en vue de faire participer activement ou passivement à son action une masse d'individus psychologiquement unifiés par des manipulations psychologiques et encadrés dans une organisation*²⁸. Classiquement, on estime que la propagande de 14-18 complète le front militaire et le front économique. Sa fonction première est double : à la fois discours d'autolégitimation et critique de l'adversaire²⁹. Il s'agit, d'une part, de démolir la volonté de se battre de l'ennemi en intensifiant la démoralisation, le désillusionnement et les désaccords. Il s'agit, d'autre part, d'exalter la combativité de ses partisans en présentant la guerre comme une guerre défensive et juste, en diabolisant l'ennemi et en nourrissant les espoirs de victoire. Ce qui correspond aux analyses de Ponsonby. Mais, la nuance est importante, les recherches actuelles montrent que les populations n'étaient pas totalement dupes et, même plus, qu'il n'y avait nul besoin de prendre le contenu de cette propagande au pied de la lettre pour vouloir y participer, acheter des cartes postales ou des breloques patriotiques. D'ailleurs les images de propagande de l'époque ne cherchent nullement à cacher les montages et les manipulations iconiques, contrairement à ce qui se passera plus tard dans les régimes totalitaires³⁰. Autrement dit, l'influence de la propagande de guerre n'est pas tant de susciter (par la manipulation) des sentiments ou des comportements que d'entretenir des représentations déjà existantes³¹. Loin d'être le produit d'une machine toute puissante ou d'un « bourrage de crâne » organisé, la propagande

27. Et l'on sait les drames, en termes de mémoires collectives, que cela provoquera. La ville de Dinant en est un bel exemple.

28. J. ELLUL, *Propagandes*, Paris, 1990, p.75.

29. F. D'ALMEIDA, *Images et propagande*, (coll. XXe Siècle), Firenze, Casterman, 1995.

30. Cf. A. JAUBERT, *Le Commissariat aux archives. Les photos qui falsifient l'histoire*, Paris, éd. Barrault, 1986.

31. Si bien que G. Mosse souhaitait que l'on n'utilise plus le terme de « propagande » pour la Grande Guerre.

de 14-18 reflète surtout les besoins des sociétés belligérantes, leurs valeurs et leurs croyances, leurs détresses et leurs espérances.

Pour l'Allemagne, Suzanne Brandt³² a publié une analyse des représentations en Allemagne du front ouest et de la mobilisation de cet espace de combat comme lieu de mémoire dans l'entre-deux-guerres (à travers les discours tenus pendant et après la guerre sur ces lieux). Ce livre rend compte du discours allemand de légitimation du conflit et décrit les principaux thèmes mobilisés par la propagande allemande, dont le but était de mobiliser les esprits³³. Or, ce discours ne ressortait pas uniquement de la propagande étatique. Le fait que des journalistes, des écrivains et même les bureaux de la Croix-Rouge aient émis les mêmes contenus médiatiques constituait un facteur de validation de ce discours par l'opinion publique : il s'agissait d'une guerre défensive, donc légitime ; et l'Allemagne restait invaincue, même après l'armistice. L'auteur, en montrant la permanence des rhétoriques de légitimation du conflit pendant tout l'entre-deux-guerres, démontre l'intériorisation poussée de ces thématiques par la société allemande³⁴. Pour la France, les remarquables travaux de Marie-Monique Huss sur les cartes postales françaises de 14-18 sont tout à fait éclairants³⁵. Elle montre que des millions de cartes furent échangées non pour inculquer des préceptes, mais pour prendre le sillage d'une somme de sentiments populaires déjà existants. La demande vient d'en bas et les producteurs, issus du secteur privé, surent en tirer profit. En effet, il s'agit bien plus d'une communion entre des millions « d'auto-propagandistes » que d'une puissante machine de propagande étatique. Images du consensus national et de la solidarité, figures polysémiques permettant de multiples appropriations, il n'y a nul besoin de croire à aucun des sentiments exprimés ou d'adhérer au vers édifiant pour comprendre le message de ces images : en France, la guerre était menée pour une certaine façon de vivre, pour sa normalité même et son humour juvénile.

32. S. BRANDT, *Vom Kriegsschauplatz zum Gedächtnisraum : Die Westfront 1914-1940*, Baden-Baden, Nomos Verlagsgesellschaft, 2000.

33. C'est-à-dire : inciter les soldats à tenir au front, amener les citoyens à participer financièrement à l'effort de guerre et mobiliser les ouvriers dans les usines.

34. Au point que ces thématiques constituent, à ses yeux, les fondations mêmes de la mémoire nationale allemande de la Grande Guerre

35. M.M. HUSS, *Histoire de Famille : Cartes Postales et Culture de Guerre*, Paris, Noësis, 2000.

Ces recherches, d'une part, montrent que le discours de propagande émane de secteurs extrêmement divers de la société et, d'autre part, elles mettent en relief l'importance majeure du consentement actif des populations à cette propagande de guerre et donc à la guerre. Dès lors, s'il n'y a guère eu de contre-discours pendant la Première Guerre mondiale, ce n'est pas uniquement, ni même d'abord, à cause d'une censure étatique sévère ou d'une répression policière systématique et meurtrière, comme ce sera le cas dans les régimes totalitaires. Car il y a une différence fondamentale entre l'absence de contre-discours à cause d'une répression étatique et cette même absence à cause du consentement des opinions dominantes³⁶. Bien sûr, la censure de guerre, comme les menaces de répression, ont existé chez tous les belligérants. Mais cette explication décidément ne suffit pas. Elle ne résiste en tout cas pas à l'analyse des entrées en guerre, comme on l'a vu. Elle ne résiste pas non plus à l'analyse de la place centrale des massacres de civils belges et français en août 1914 dans les propagandes des Alliés comme des Centraux.

En effet, Immédiatement diffusés par la propagande et relayés par les « rapports des commissions d'enquête », les récits d'atrocités font de l'ennemi l'incarnation du Mal et la preuve de la Barbarie ontologique de l'adversaire. Du côté allié, les atrocités ne sont pas perçues comme des révélations, mais bien comme la confirmation de la nature maléfique de l'ennemi : par leur martyre, les victimes des massacres ont fait apparaître la nature profonde du « Boche » et, par là, la justesse de la cause Alliée. Tout un discours « scientifique » viendra alimenter et légitimer la haine et le mépris spontanés des populations à l'égard de l'ennemi : ainsi, par exemple, l'Allemand n'est plus qu'une bête féroce et sauvage dont la boîte crânienne est plus étroite que celle des Français ; il pue comme le diable, etc. Du côté allemand, les massacres sont légitimés par la présence de Francs-Tireurs et s'accompagnent de récits d'atrocités commises par des civils belges sur les soldats. Ces deux visions opposées de l'invasion vont se radicaliser jusqu'à l'irréconciliable et provoquer une bataille de papier extraordinairement intense jusqu'en 1916 et qui perdurera durant l'entre-deux-guerres. Cette bataille sera d'autant plus âpre que l'enjeu n'est rien moins que le sens même de la guerre. C'est pourquoi la compétition entre les deux discours se fera également auprès des

36. Sans compter que cette absence ne se vérifie pas toujours et pas nécessairement. L'impact du renversement de l'opinion publique américaine *pendant* de la guerre du Vietnam en est un exemple.

neutres (Italie, Suisse, USA). Il s'agit de convaincre à la fois pour que les neutres entrent en guerre et pour faire appel à « la conscience du monde civilisé ». Autrement dit, la guerre n'est pas seulement une affaire d'intérêt, mais aussi de valeur morale. Gagner la bataille auprès des neutres, c'est se voir attribuer la plus grande valeur morale, se voir confirmer dans la justesse de sa propre cause. Ainsi, tous les belligérants vont se lancer dans une guerre de propagande qui n'est pas simplement un bourrage de crâne. Les Alliés semblent avoir gagné cette guerre morale : les destructions des symboles culturels, comme la bibliothèque de Louvain ou la cathédrale de Reims, ayant sur les opinions neutres un impact décisif, plus décisif encore que la mort des civils. Le gouvernement allemand tentera de répondre de deux façons : tantôt en réaffirmant la légitimité des représailles et en niant les atrocités, tantôt en contre-attaquant par de nouvelles accusations d'atrocités commises par les Alliés³⁷. Mais la position des Allemands était malaisée³⁸. Ainsi, la guerre des mots n'était pas d'abord une volonté de manipuler les opinions, mais plutôt une redéfinition du sens moral de la guerre pour les belligérants eux-mêmes. Des milliers de propagandistes ne cesseront tout au long du conflit de diffuser ces idées qui traduisent bien les représentations dominantes de l'époque et qui reflètent les besoins de ces sociétés en détresse : besoins de croire, d'espérer, de raconter, indispensables pour appréhender les événements et leur donner du sens.

Or, J. Horne et A. Kramer montrent bien que l'on ne peut simplement renvoyer dos-à-dos les « mensonges » - même involontaires - des propagandes allemande et alliée. Il est vrai que l'Allemagne a trafiqué ses rapports pour maintenir sa thèse des Francs-Tireurs. Il est également vrai que les histoires de mains coupées et de prêtres crucifiés chers aux alliés n'ont pas plus de réalité. Mais, la nuance est capitale, du côté allié les récits exagérés tentaient d'exprimer une expérience traumatisante tout à fait réelle, celle du massacre de quelque 6 500 civils au moins. Alors que, du côté allemand, la réelle croyance dans la légende des Francs-Tireurs, issue

37. Atrocités commises par les « barbares russes » sur le front de l'Est, affaire du « Baralong » ce U-Boat allié déguisé en navire américain qui coula un sous-marin allemand et dont l'équipage fut achevé, etc.

38. En effet, la brutalité allemande d'août 1914 était liée à une stratégie de guerre courte. Or, avec le temps, partout les doutes s'élèvent. La tentative de redoubler l'illusion des Francs-Tireurs se révélera de plus en plus difficile auprès des neutres.

de la guerre de 1870, n'avait pas de référent dans la réalité d'août 1914. À cet égard, d'ailleurs, l'analyse que fait N. Beaupré³⁹ du motif du « Franc-Tireur » dans la littérature allemande de guerre en 1914 est tout à fait intéressante. Il montre que, pour parler de leurs propres actes de violence, les auteurs ont besoin de recourir à des mythes et des légendes qui justifient et légitiment ces violences⁴⁰. Ces stratégies narratives permettent de « clarifier » le début de la guerre, d'exprimer et de légitimer la violence exercée. Or, le recours à ces figures littéraires semble indispensable pour pouvoir « raconter », c'est-à-dire s'approprier le monde nouveau et effrayant dans lequel entrent ces soldats qui ne sont en fait que des civils en armes, le monde de la guerre. Il n'y a de réalité pour l'homme que mise en récit. L'homme n'est-il pas un être qui raconte pour pouvoir être au monde ? Autrement dit, toute réalité saisie par l'homme est une construction, une « configuration » pour reprendre les termes de P. Ricoeur⁴¹, une « intrigue » pour reprendre ceux de P. Veyne⁴². On le voit, les recherches sur la propagande de guerre de 1914-1918 ont considérablement l'historiographie de la Grande Guerre.

Les combattants et l'expérience de guerre

Depuis plus de vingt ans, l'intérêt pour les élites militaires s'est déplacé vers le vécu des soldats, à travers l'analyse de leurs carnets de guerre et des lettres censurées. La question principale qui anime et divise les chercheurs d'aujourd'hui est simple : comment autant d'hommes ont-ils tenu aussi longtemps dans des conditions aussi atroces ?

39. N. BEAUPRE, *Espions et Francs-Tireurs en 1914 dans la littérature de guerre*, in *14-18, aujourd'hui, today, heute*, 2001, n°4, p.58-77.

40. Dans ces récits, les bourreaux ont des rôles de victimes : les soldats qui vont massacrer les civils sont d'abord des victimes des Francs-Tireurs. Les conséquences sont prises pour des causes : les maisons en ruine vues par le soldat et résultat des « représailles » contre les Francs-Tireurs, prouve l'existence de ceux-ci. Etc.

41. P. RICOEUR, *Temps et récit*, Paris, 1983-1985, 3 vol. ; *Soi-même comme un autre*, Paris, 1990.

42. « Les faits n'existent que dans et par des intrigues où ils prennent l'importance relative que leur impose la logique humaine du drame » (P. VEYNE, *Comment on écrit l'histoire*, Paris, 1971, p.70).

En effet, les mutineries restèrent dans pratiquement toutes armées (à l'exception de l'armée russe) des phénomènes marginaux. La remarquable étude de Guy Pedroncini⁴³ sur les mutineries françaises de 1917 a montré dès 1967 que, d'une part, les révoltes des soldats n'avaient pas eu lieu en premières lignes et que, d'autre part, ce que les mutins refusaient n'était pas de poursuivre la guerre, mais bien la façon dont les chefs les menaient au combat, les pertes inutiles, les conditions de vie. D'ailleurs, les généraux français, Pétain en tête, ont pris très au sérieux les revendications des soldats. Dans l'ensemble, les armées française, britannique et allemande ont tenté de limiter le nombre de fusillés (dont la plupart ne sont pas des mutins, mais des déserteurs). Par contre, du côté italien, le général Cadorna opta toujours pour la plus grande sévérité sans tenir compte des revendications des soldats⁴⁴. Au total, on compte généralement quelque 600 fusillés dans l'armée française, 330 chez les Anglais, à peine 48 du côté allemand selon les chiffres officiels et 750 dans l'armée italienne⁴⁵. Les historiens anglo-saxons, comme Jay Winter et Len Smith, estiment d'ailleurs que la relative possibilité, pour les soldats français, d'exprimer leurs revendications constitua un frein à d'éventuels mouvements révolutionnaires⁴⁶. Reste qu'un constat global s'impose : partout, les refus de combattre furent minimes.

Si ce constat fait aujourd'hui l'unanimité, les explications et les interprétations de ce phénomène divergent considérablement. Pour faire court, Stéphane Audoin-Rouzeau⁴⁷ soutenu par l'Historial de Péronne, défend la thèse du consentement des populations et des soldats à la guerre et aux violences qui y sont liées ; consentement enraciné dans la « culture de guerre », c'est-à-dire dans un système de

43. G. PEDRONCINI, *Les Mutineries de 1917*, Paris, PUF, 1967.

44. G. ROCHAT, *Les soldats italiens dans la Grande Guerre*, in *La Grande Guerre 1914-1918... op. cit.*, Montpellier, p.221-238.

45. N. OFFENSTADT, *Les Fusillés de la Grande Guerre et la mémoire collective*, Paris, Odile Jacob, 1999.

46. J. WINTER & B. BAGGET, *1914-1918. The Great War and the Shaping of the 20th Century*, Londres, BBC Books, 1996, p.239 ; L. V. SMITH, *Between Mutiny and Obedience. The Case of the French Fifth Infantry Division during World War I*, Princeton, Princeton University Press, 1994, p.258.

47. S. AUDOIN-ROUZEAU, *1914-1918, les combattants dans les tranchées*, Paris, Colin, 1986 ; S. AUDOIN-ROUZEAU, A. BECKER, C. INGRAO & H. ROUSSO, *La violence de guerre 1914-1945*, Bruxelles/Paris, éd. Complexe, 2002.

représentations où la défense de la patrie et la haine de l'ennemi s'entremêlent pour aboutir à une guerre de la civilisation contre la barbarie. Frédéric Rousseau⁴⁸, par contre, oppose à cette thèse l'importance des systèmes de coercition inhérents à toutes armées, ainsi que la soumission aux rôles sexuels imposés aux hommes et aux femmes à l'intérieur de toutes cultures.

Certes, F. Rousseau ne nie pas les sentiments patriotiques de la majorité des soldats, même s'ils sont peu exprimés. Mais, à ses yeux⁴⁹, ni les sentiments patriotiques ni la haine de l'ennemi ne sont des éléments déterminants. L'honneur personnel, la tendance humaine à obéir, la discipline militaire, le désir de survivre, voire l'alcool, etc, sont autant d'éléments qui lui paraissent nettement plus importants pour comprendre comment ces hommes ont tenu si longtemps. De son côté, S. Audoin-Rouzeau reconnaît combien les discours patriotiques de l'arrière avaient le don d'exaspérer les soldats qui n'y reconnaissaient pas leur expérience du front. Mais, il insiste à la fois sur la réalité de la haine de l'ennemi vécue par les combattants et sur la nécessité d'analyser les représentations, parfois contradictoires, qu'ils se faisaient de la guerre qu'ils vivaient. Car la « patrie » peut avoir des significations multiples : le pays, le village, la famille, la religion, etc. À cet égard, l'analyse que fait Snezhana Dimitrova des motivations des combattants bulgares est tout à fait intéressante⁵⁰. Les sentiments patriotiques, les raisons de se battre, les réactions face à la mort peuvent se décliner de multiples façons. Ainsi, par exemple, l'historienne bulgare constate que les officiers organisent leur identité à partir de la mort, alors que chez les soldats, d'origine paysanne le plus souvent, la mort ne semble pas susciter de grands sentiments. En outre, pour tenir, les officiers bulgares se raccrochent à l'image de la femme aimée ou à l'observation quasi scientifique de l'environnement, alors que les soldats se préoccupent de leur famille (et non de l'amour conjugal) et de leurs champs. Notons que ce mécanisme par lequel l'homme trouve refuge dans sa mémoire pour faire face à un présent menaçant est bien connu des psychologues, la

48. F. ROUSSEAU, *La guerre censurée. Histoire des combattants européens de la Grande Guerre*, Paris, Editions du Seuil, 1999.

49. Il n'est pas le seul, d'ailleurs. Cf. notamment R. CAZALS, *Deux fantassins de la Grande Guerre : Louis Barthas et Dominik Richert*, in *La Grande Guerre 1914-1918... op. cit.*, Montpellier, 2002, p.339-364.

50. S. DIMITROVA, *Ma guerre n'est pas la vôtre*, in *La Grande Guerre 1914-1918... op. cit.*, Montpellier, 2002, p.281-317.

mémoire étant une ressource importante pour le soi. Mais l'analyse du contenu de cette mémoire-ressource montre que les officiers et les soldats sont mus par des univers mentaux très différents.

Cela étant, tous les historiens s'accordent pour dire que l'expérience du combattant de 14-18 est une expérience de terreur face à la puissance des armes, la mort de masse qui frappe au hasard, les corps déchiquetés ou mutilés, le bruit incessant des canons, la boue, la faim, la misère sexuelle et l'éloignement des familles. Mais aussi, souligne S. Audoin-Rouzeau qui à la suite de John Keegan⁵¹ s'intéresse aux pratiques de violence, que l'expérience de la violence de guerre agie, celle de la mort donnée et des nettoyages de tranchées furent aussi réelles, même si c'est dans une moindre mesure. Tous les historiens, d'ailleurs, reconnaissent l'importance majeure du « groupe primaire » pour tenir dans cet enfer, le petit groupe de copains qui donne la certitude de ne pas être abandonné, agonisant, dans le no man's land. Tous reconnaissent également, l'importance du courrier pour les soldats. Car la séparation entre l'arrière et le front ne fut jamais totale : les nouvelles, les sentiments, les conseils circulaient et avaient un impact sur le moral des combattants. F. Rousseau, qui plaide pour une histoire européenne de la guerre, insiste sur la communauté d'expérience de tous les combattants européens de 14-18, quelle que soit l'armée dont ils ressortent. Incontestablement. Mais il ne faudrait pas pour autant occulter les différences nationales et leurs implications tant sur le vécu de guerre des soldats que sur leurs comportements et sentiments dans l'après-guerre. Ainsi, on notera que si l'armée française a, en partie, tenu compte des revendications des soldats, il n'en va pas de même dans l'armée italienne. En Belgique, le refus du roi Albert de participer aux offensives meurtrières a des implications majeures sur le taux de mortalité des soldats belges. Par ailleurs, les liens entre l'arrière et le front varient selon les pays (certains pays comme la Belgique n'ayant même pas d'arrière). Quant à l'attitude adoptée par les armées française et allemande en matière

51. J. KEEGAN, *The Face of the Battle*, London, 1973 (trad. *Anatomie de la bataille*, Paris, Laffont, 1993) ; ID., *Histoire de la guerre : du néolithique à la guerre du Golfe*, Paris, Dagorno, 1996. Cet historien qui récuse Clausewitz et sa théorie de la guerre comme continuation de la politique par d'autres moyens affirme que la guerre est d'abord un acte culturel qui implique une analyse anthropologique du combat.

de prostitution, elles divergent profondément⁵². En outre, les pays qui, comme l'Italie ou les Etats-Unis, choisissent d'entrer dans une guerre déjà déclenchée n'ont pas la même position symbolique que des pays qui, comme la France et même l'Allemagne, se sont senti agressés. L'histoire européenne de la Grande Guerre ne devrait-elle pas passer par des histoires nationales comparées ?

Cela dit, les historiens d'aujourd'hui se penchent également sur les dégâts physiques et psychiques dont bien des combattants furent victimes (40% des mobilisés en moyenne dans toutes les grandes armées). Ce sont surtout les anglo-saxons, comme Jay Winter ou George Mosse, qui ont entrepris des recherches sérieuses sur le « shell shock » et l'évolution des pratiques psychiatriques au front⁵³. Ces recherches se situent à la croisée de l'histoire militaire, de l'histoire de la médecine et de l'histoire culturelle. En effet, le « shell shock » ou « obusite » désigne les troubles mentaux dus à l'expérience de guerre⁵⁴. Ces troubles, extrêmement répandus, furent souvent minimisés, parce que les soldats traumatisés étaient soupçonnés de n'être que des tire-au-flanc et que même les médecins attribuaient ces symptômes à un simple manque de volonté. Toutefois, la Grande-Bretagne par exemple finit par prendre ces traumatisés au sérieux et arrêta la pratique des électrochocs ; tandis que l'Allemagne continua jusqu'au bout de les traiter durement⁵⁵. Les blessures physiques, par contre, furent immédiatement prises au sérieux. Les recherches ont mis en relief les progrès de la médecine provoqués par la guerre, surtout en chirurgie : capacité de combiner anesthésie, opération et antisepsie sur le champ de bataille, développement des transfusions sanguines, de l'ablation des tissus endommagés (contre les risques de gangrène), détection systématique des fractures au rayon X, etc. Mais les progrès les plus spectaculaires concernent sans doute la chirurgie plastique de la face. À cet égard, il faut signaler l'important travail de

52. Cf. J.-Y. LE NAOUR, *Misères et tourments de la chair durant la Grande Guerre. Les mœurs sexuelles des Français, 1914-1918*, Paris, Aubier, 2002.

53. Cf. *The Journal of Contemporary History*, t. 35, n°1, January 2000 (n° spécial consacré au « shell shock ») ; *14-18, Aujourd'hui. Today. Heute*, n°3, 2000 (n° spécial consacré au « choc traumatique et histoire culturelle »).

54. J. WINTER, *Shell-Shock and the Cultural History of the Great War*, in *Journal of Contemporary History*, t.35, n°1, January 2000, p.7-13.

55. G.L. MOSSE, *Le choc traumatique comme mal social*, in *14-18, Aujourd'hui. Today. Heute*, n°3, 2000, p.27-35.

Sophie Delaporte sur les « gueules cassées »⁵⁶ qui croise les pratiques médicales et le vécu de ces hommes à jamais défigurés, témoins vivants de la réalité de la guerre jusque dans la paix⁵⁷.

Enfin, certains historiens⁵⁸ commencent à s'intéresser aux soldats (et civils) prisonniers, à l'organisation des camps, au rôle d'organismes internationaux comme la Croix-Rouge, aux activités et au vécu de ces hommes en captivité. On notera, en termes de sentiments, un mélange de culpabilité et de soulagement de ne pouvoir participer aux combats, c'est-à-dire à la défense de la patrie ; ce qui correspond, d'ailleurs, aux représentations dominantes de l'époque. Car s'ils furent les « oubliés » de cette Grande Guerre, pour reprendre le titre du livre d'Annette Becker, c'est parce que la captivité n'était pas un facteur valorisant de l'univers combattant ni pendant la guerre ni dans l'après-guerre. Les recherches actuelles dévoilent donc une réalité complexe qui a concerné des centaines de milliers d'hommes dont plusieurs milliers ne sont jamais revenus.

Les civils dans la guerre

Les recherches sur les civils dans la Grande Guerre est un domaine en pleine expansion. S'il est vrai que l'immense majorité des quelque dix millions de morts sont des soldats, il n'en reste pas moins que cette guerre totale a directement impliqué les civils.

Les violences à l'encontre des civils en 1914 ont fait l'objet de travaux remarquables : on a déjà cité l'ouvrage de J. Horne et A. Kramer sur les massacres de civils, il faut également citer les travaux

56. Notons que cette expression est typiquement française : on ne la retrouve pas en Belgique francophone où l'on ne parle que d'invalides ou de mutilés.

57. S. DELAPORTE, *Les Gueules Cassés. Les blessés de la face de la Grande Guerre*, Paris, Noësis, 1996 ; ID., *Les médecins dans la Grande Guerre, 1914-1918*, Paris, Bayard, 2003.

58. Entre autres : J.-Cl. FARCY, *Les camps de détention de la première guerre mondiale*, Paris, Anthropos, 1995 ; A. BECKER, *Oubliés de la grande guerre, humanitaire et culture de guerre (populations occupées, déportés civils, prisonniers politiques)*, Paris, Noësis, 1998 ; F. COCHET, *Soldats sans armes. La captivité de guerre : une approche culturelle*, Bruxelles, Bruylant, 1998 ; E. DE ROODT, *Oorlogsgasten. Vluchtelingen en krijgsgevangenen in Nederland tijdens de Eerste Wereldoorlog*, Zaltbommel, Europese Bibliotheek, 2000.

de S. Audoin-Rouzeau sur les viols de guerre⁵⁹. Cette réalité d'ailleurs ne concerne pas que le front ouest, il y a également les violences perpétrées par les Russes contre des civils allemands.

Outre cette thématique particulière qui croise histoire militaire et histoire civile, des recherches sont menées sur la vie des civils en temps de guerre. D'emblée il faut noter la différence entre l'expérience des civils de l'arrière et celle des civils occupés. L'étude de la vie quotidienne de l'arrière en France, a été renouvelée par Yves Pourcher, à travers une approche ethnologique⁶⁰. Il met en lumière aussi bien les aspects concrets comme le prix du pain ou les interdictions de circuler au-delà d'un certain périmètre que les souffrances et les angoisses des femmes de combattants. De son côté, Stéphane Audoin-Rouzeau a porté un regard neuf sur les enfants dans la guerre, en analysant notamment l'utilisation des enfants dans la propagande de guerre et leur mobilisation à travers les jouets. Quant au thème des femmes dans la guerre, il s'est considérablement enrichi et diversifié : on trouve aussi bien des études sur le rôle des femmes dans l'industrie de guerre (les « munitionnettes ») que dans les réseaux de renseignements⁶¹, sur les infirmières au front, sur la prostitution, sur le contrôle social particulièrement sévère à l'égard des femmes tant à l'arrière qu'en pays occupé⁶², etc. Il faudrait ajouter les recherches menées sur les intellectuels et les écrivains dans la guerre⁶³, ainsi que celles qui concernent des communautés

59. S. AUDOIN-ROUZEAU, *L'enfant de l'ennemi (1914-1918). Viols, avortement, infanticide pendant la Grande Guerre*, Paris, Aubier, 1995. Voir aussi : O. FARON, *Les enfants du deuil : orphelins et pupilles de la nation de la Première Guerre mondiale (1914-1941)*, Paris, La Découverte, 2001

60. Y. POURCHER, *Jours de guerre. La vie des Français au jour le jour entre 1914 et 1918*, Paris, Plon, 1993.

61. T. PROCTOR, *Female intelligence. Women and espionage in the First World War*, New York, New York University Press, 2003.

62. J.-Y. LE NAOUR, *Misères et tourments de la chair durant la Grande Guerre. Les mœurs sexuelles des Français, 1914-1918*, Paris, Aubier, 2002 ; B. MAJERUS, *La prostitution à Bruxelles pendant la Grande Guerre : contrôle et pratique*, in *Crime, Histoire & Société*, 2003, vol. 7, n°1, p.5-42.

63. Notamment : C. PROCHASSON & A. RASMUSSEN, *Au nom de la Patrie : les intellectuels et la Première Guerre mondiale (1910-1919)*, Paris, La Découverte, 1996 ; H. ROLAND, *Die deutsche literarische 'Kriegskolonie' in Belgien, 1914-1918. Ein Beitrag zur Geschichte der deutsch-belgischen*

particulières comme les chrétiens⁶⁴, les juifs ou les socialistes. D'autres recherches actuelles interrogent les réalités particulières vécues par les civils occupés : problèmes de ravitaillement⁶⁵, déportations de civils⁶⁶, organisation administrative et judiciaire, maintien de l'ordre, rapports occupants / occupés qui vont de l'engagement clandestin contre l'occupant⁶⁷ à l'incivisme politique⁶⁸ et économique⁶⁹, en passant par la simple distance patriotique. La

Literaturbeziehungen, 1900-1920, Bern-Berlin-Frankfurt a.M. Paris-Wien, Peter Lang, 1999.

64. Notamment : N. J. CHALINE (dir.), *Chrétiens pendant la première guerre mondiale*, actes du colloque d'Amiens de mai 1992, Paris, 1993.

65. Cf. H. HAAG, *Le comte Charles de Broqueville, Ministre d'Etat, et les luttes pour le pouvoir (1910-1940)*, Bruxelles – Louvain-la-Neuve, 1990, 2 vol.

66. Le travail pionnier de F. PASSELECQ, *Déportation et travail forcé des ouvriers et de la population civile de la Belgique occupée (1916-1918)*, Paris, 1927, resté longtemps sans héritier, trouve aujourd'hui des successeurs dont : Th. DELPLANCQ, *Une chasse aux « oisifs ». Les déportations de civils à Bruxelles en 1917*, in *Bruxelles et la vie urbaine. Recueil d'articles dédiés à la mémoire d'Arlette Smolar-Meynart (1938-2000)*, Bruxelles, Archives et Bibliothèques de Belgique (n° spécial 64), p. 513-539.

67. Cf. les communications de T. Proctor et E. Debruyne à paraître dans : *Actes du Colloque « Une Guerre totale ? La Belgique dans la Première Guerre mondiale » (Cégès-ULB, Bruxelles, 16-17 janvier 2003)*.

68. La *Flamenpolitik*, menée par l'occupant pour diviser le pays, entraînera quelque 15 000 flamingants, soit une minorité, sur la voie de la collaboration « activiste ». Quant à savoir si ce sont les activistes qui ont été manipulés par l'occupant ou l'inverse, la question est un sujet polémique de l'historiographie belge. Voir à ce sujet : L. WILS, *Flamenpolitik en Activisme. Vlaanderen tegenover België in de Eerste Wereldoorlog*, Leuven, Davidsfonds, 1974; M. VAN HAEGENDOREN, *Het Activisme op de kentering des tijden*, Antwerpen, De Nederlanden, 1984; D. VANACKER, *Het aktivistisch avontuur*, Gand, 1991; A. VRINTS, *Bezette Stad. Vlaams-nationalistische collaboratie in Antwerpen tijdens de Eerste Wereldoorlog*, Bruxelles, AGR, 2002.

69. En effet, des recherches sont en cours sur l'incivisme en général, c'est-à-dire non seulement les activistes, mais aussi les profiteurs de guerre. Cf. X. ROUSSEAU & L. VAN YPERSELE, *La répression de l'incivisme en Belgique au travers de la presse francophone bruxelloise et des procès de la Cour d'assises de Brabant (1918-1922)*, in L. van Ypersele (éd.), *Imaginaires de guerre : l'histoire entre mythe et réalité*, Louvain-la-Neuve, Academia-

belle synthèse de Sophie De Schaepdrijver sur la Belgique en 14-18, publiée en 1996, avait ouvert la voie⁷⁰. Sept ans plus tard, le colloque organisé à Bruxelles sur la Belgique dans la Grande Guerre a montré combien l'historiographie belge s'est enrichie⁷¹. Si Annette Becker peut parler « d'oubliés » de la guerre pour les civils du Nord de la France soupçonnés d'être devenus Boches, il est clair qu'il n'en va pas de même pour la Belgique occupée, exaltée comme martyre. S'il y a des Belges oubliés, ce sont les exilés. Mais eux aussi ont enfin trouvé leur historien⁷².

La mémoire de guerre

L'histoire de la mémoire de la Grande Guerre a évolué, en vingt ans, sous l'effet de plusieurs projets historiographiques complémentaires.

Dans *Les lieux de mémoire*, la mémoire de la Grande Guerre est abordée sous l'angle de l'histoire des identités nationales. Ainsi, par exemple, la belle contribution d'Antoine Prost sur Verdun⁷³ envisage la mémoire de cette bataille comme l'affirmation de l'identité nationale de la France en guerre, le symbole de sa volonté d'arrêter l'agresseur, l'icône d'une guerre juste parce que défensive. Si Verdun est devenue « la » bataille qui résume toute la Grande Guerre, c'est parce que toute l'armée française ou presque y a participé. Dès lors, à Verdun, au travers d'une liturgie particulière, trois mémoires contradictoires et complémentaires vont se concentrer : celle des cérémonies officielles patriotiques, celle du recueillement funéraire des anciens combattants et celle du tourisme historique. Les monuments aux morts de 1914-1918 et le formidable culte qui les

Bruylant/Presses universitaires de Louvain (coll. Transversalités, 3), 2003, p.253-302.

70. S. DE SCHAEPDRIJVER, *De Grootte Oorlog. Het Koninkrijk België tijdens de Eerste Wereldoorlog*, Amsterdam (Atlas), 1997.

71. Colloque « Une Guerre totale ? La Belgique dans la Première Guerre mondiale » (Cégès-ULB, Bruxelles, 16-17 janvier 2003), Bruxelles, à paraître.

72. En effet, Michael Amara prépare une thèse de doctorat sur le sujet à l'ULB.

73. A. PROST, *Verdun*, dans *Les lieux de mémoire*, t.II : *La Nation*, Paris, Gallimard, 1986, vol.3, p.111-141.

entoure sont abordés sous le même angle : qu'il s'agisse d'un culte républicain, civique ou patriotique, c'est toujours l'identité nationale qui est célébrée. D'ailleurs, la typologie des monuments proposée par Antoine Prost dès la fin des années 1970 en est le reflet⁷⁴. Il relève certaines caractéristiques du monument telle sa localisation dans l'espace communal, sa nature architecturale, son iconographie et ses inscriptions. À partir de ces caractéristiques, il classe les monuments selon quatre catégories : le monument civique, le monument patriotique, le monument funéraire et le monument funéraire-patriotique. Cette typologie a été critiquée, comme le souligne Prost lui-même⁷⁵, mais n'a pas été remplacée. C'est vrai. Par contre, les problématiques à partir desquelles les chercheurs vont aborder la mémoire de la Grande Guerre vont petit à petit s'étoffer.

George L. Mosse part d'un projet radicalement différent et va enrichir considérablement la recherche sur la mémoire du premier conflit mondial⁷⁶. Dans *Fallen Soldiers*, publié en 1990, l'historien juif d'origine allemande interroge la mémoire de la Grande Guerre – principalement allemande – pour comprendre l'avènement du régime nazi. Sa réflexion est donc totalement axée sur les conséquences de l'expérience de guerre pour la société d'après guerre. Or, l'expérience de la Première Guerre mondiale, c'est l'expérience de la brutalité à la fois subie et agie, c'est l'expérience du mépris de la vie humaine qui mène à un durcissement des sensibilités d'autant plus fort qu'il est valorisé par un idéal de virilité⁷⁷. Pour assumer cette « brutalisation » vécue, les combattants d'abord et la société ensuite vont à la fois sacrifier la guerre (à travers les monuments, les bois des héros, etc) et la banaliser (à travers des objets et des jeux quotidiens). Mais surtout,

74. A. PROST, *Les anciens combattants et la société française. 1914-1939*, Paris, 1977, 3 vols ; A. PROST, *Les monuments aux morts. Culte républicain ? Culte civique ? Culte patriotique ?*, dans *Les lieux de mémoire*, t. I : *La République*, Paris, 1984, p.195-225.

75. A. PROST, *Mémoires locales et mémoires nationales : les monuments de 1914-1918 en France*, in *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n°167, juillet 1992, p.42.

76. G. MOSSE, *Fallen soldiers. Reshaping the Memory of World Wars*, Londres, 1990 ; *De la Grande Guerre au totalitarisme*, Paris, Hachette Littératures, 1999.

77. Cet idéal de virilité passant par l'exaltation de la force primitive et la capacité de tuer, l'exacerbation de la volonté d'anéantir l'adversaire et l'esthétisation du corps masculin.

cette brutalisation née du champ de bataille va être transférée dans le champ socio-politique après la guerre (dans le sport, mais aussi dans la violence et le meurtre politique). Si les intuitions de G. Mosse ont été critiquées et contestées⁷⁸, il est indéniable que ses travaux ont stimulé les recherches sur la mémoire de la Grande Guerre.

Dans les années 1990, l'histoire culturelle va entraîner un profond renouvellement des recherches sur la Grande Guerre et sa mémoire, à travers le concept aujourd'hui controversé de « culture de guerre ». Or, les historiens liés à l'Historial de Péronne montrent que la culture de guerre n'est pas morte avec l'Armistice. Au contraire, c'est bien à l'aune de ces représentations que, partout, on glorifie les « Morts pour la Patrie ». L'ampleur et la rapidité du mouvement commémoratif qui s'empare de l'Europe après guerre témoignent de l'urgence ressentie par les populations de maintenir le sens de cette guerre enfin terminée. Autrement dit, on passe du consentement à la guerre au consentement à la mémoire⁷⁹. Ainsi, la mémoire de la Grande Guerre s'inscrit directement dans la culture de guerre, la prolonge et la transforme. Dans cette optique, les recherches sur la mémoire de 1914-1918 ne se limitent plus aux problèmes d'identités collectives, mais s'ouvrent aux problématiques de la souffrance et du deuil⁸⁰. À cet égard, le titre du livre de Jay Winter, *Sites of memory, sites of mourning*⁸¹, est explicite. De même, dès 1989, Annette

78. On lui oppose, par exemple, les solides recherches de Norbert Elias sur *La Civilisation des mœurs*, on lui reproche aussi son manque de rigueur quant aux sources (surtout quand il affirme une augmentation des violences, durant l'entre-deux-guerres, perpétrées par des gens sans passé judiciaire) ou l'absence de réflexion approfondie sur des pays autres que l'Allemagne et l'Italie...

79. Pour reprendre les mots d'A. BECKER, *La mémoire dans tous ses états. La grande Guerre entre mémoire et oubli*, dans *Cahiers français*, n°303, juillet-août 2001, p.50.

80. Notons que ces historiens qui souvent se revendiquent de George Mosse opèrent une démarche inverse de celle de Mosse ; puisqu'ils partent de la culture de guerre née de la guerre pour aboutir à la mémoire de guerre, tandis que Mosse partait de la seconde guerre et remontait à travers la mémoire de la première guerre sans jamais y entrer.

81. J. WINTER, *Sites of memory, sites of mourning. The Great war in European cultural history*, Cambridge, CUP, 1995.

Becker⁸² s'était démarquée des travaux d'Antoine Prost. Fondamentalement, elle conçoit le monument comme une interaction entre les soldats et les civils, les morts et les vivants. Si l'on retrouve les éléments clés du monument tels que définis par Prost, Becker propose d'aller plus loin et d'y chercher l'image du combattant, celle de la mort et des morts, etc. Elle refuse de s'enfermer dans une typologie trop rigide : *Monument funéraire ? Monument patriotique ? Les œuvres d'art, comme la guerre elle-même, défient la typologie raisonnable de l'historien. De nombreuses représentations hésitent entre la description de l'héroïsme et celle de l'horreur, parce que ces deux notions ont toujours été mêlées dans la réalité des champs de batailles.*⁸³ Bref, lorsqu'il faut analyser un monument, il n'est pas toujours possible ni pertinent de s'en tenir à un modèle rigide qui ne tient pas compte de l'ambivalence des sentiments humains et de ses représentations. Car c'est bien l'ensemble des représentations et leurs interactions qui constituent la mémoire de guerre. Ainsi, en termes de lieux de mémoire, on peut distinguer les monuments érigés sur les champs de bataille, lieux de la mort, lieux où les corps ont été avalés par la terre, lieux où les noms manquent souvent ; et les monuments érigés dans les communes d'origine, lieux du deuil, lieux des vivants, lieux où les noms remplacent souvent les corps absents. À ces différents types de lieux, on doit ajouter celui du Soldat Inconnu. En termes de cérémonial entourant les monuments, on peut constater qu'un rituel quasi unanime se met rapidement en place et restera assez stable : en France comme en Belgique, « tous les 11 novembre à 11 heures du matin » les autorités, associations, fanfares et enfants des écoles se recueillent devant le monument. Enfin, en termes de représentations, si la France n'exalte que le Poilu alors que la Belgique exalte aussi les civils⁸⁴, partout l'image de la guerre est

82. A. BECKER, *Les monuments aux morts. Mémoire de la Grande Guerre*, Paris, Errance, 1989.

83. A. BECKER, *Les monuments aux morts. Patrimoine et mémoire de la Grande Guerre*, Paris, 1988, p.22.

84. Cf. A. TIXHON & L. VAN YPERSELE, *Du sang et des pierres. Les monuments de la guerre 1914-1918 en Wallonie*, in *Cahiers d'Histoire du Temps Présent*, Bruxelles (CEGES), 2000, n°7, p.83-126 ; S. CLAISSE, *La mémoire de la Guerre 1914-1918 à travers les monuments aux morts des communes d'Etalle, Habay, Léglise et Tintigny*, Bruxelles, Archives Générales du Royaume (coll. Etudes sur la Première Guerre mondiale, 7), 2002.

reconstruite et aseptisée : sur les monuments, la guerre paraît belle, propre et juste ; le soldat meurt paisiblement, dans un uniforme impeccable, sans souffrance...

Cette difficulté de la mémoire à intégrer les expériences les plus traumatisantes (les corps meurtris et la violence agie) va évoluer durant tout l'entre-deux-guerres sans jamais disparaître. En effet, à la fin des années 1920, on passe de la délégitimation de l'ennemi à la délégitimation de la guerre elle-même. Toute une littérature combattante⁸⁵, ainsi que des travaux sur la propagande de guerre⁸⁶ vont faire de cette guerre le symbole même de l'absurde. On se met à dénoncer la guerre comme une ignoble boucherie dont les soldats sont les premières victimes et la propagande de guerre comme un gigantesque mensonge dont les sociétés belligérantes sont les victimes manipulées. Pourtant, constate Stéphane Audoin-Rouzeau, les témoignages des anciens combattants sur l'horreur de la guerre, les souffrances endurées dans les tranchées, la mort anonyme et son absurdité n'évoquent jamais que la mort subie et non la mort donnée. En outre, les anciens combattants vont imposer une sorte de « dictature du témoignage »⁸⁷ et s'ériger comme les seuls historiens légitimes, empêchant par là et pour longtemps toute histoire critique. Dès lors, l'historiographie de l'entre-deux-guerres concernant la Première Guerre mondiale est essentiellement une mémoire de guerre ; mémoire faite d'occultations et d'oublis.

Actuellement, la question centrale des recherches sur la mémoire de guerre est celle de la démobilisation des esprits, autrement dit comment sort-on de la guerre. À cet égard, le colloque organisé à Dublin en 2001, sur les démobilisations culturelles⁸⁸, a été

85. Notons que les témoignages des combattants sur l'horreur de la guerre ne parlent jamais que de violences subies et non pas agies, de morts reçues et non données. Cf. S. AUDOIN-ROUZEAU, *1914-1918, les combattants dans les tranchées*, Paris, Colin, 1986; C. TREVISAN, *Les fables du deuil. La Grande Guerre : mort et écriture*, Paris, PUF, 2001..

86. Cf. *supra*.

87. S. AUDOIN-ROUZEAU & A. BECKER, *14-18...*, *op. cit.*, p.52-54. Cette idée est formellement contestée par F. ROUSSEAU, *Autres points de vue, autres regards. Pour une histoire européenne de la Grande Guerre*, in *La Grande Guerre 1914-1918. 80 ans d'historiographie et de représentations*, Montpellier, 2002, p.393-412.

88. Le colloque international intitulé « Demobilizing the Mind » était organisé par J. Horne, à Dublin, du 26 au 28 septembre 2001. Une partie de

important : la « culture de guerre » qui avait mobilisé les esprits pendant plus de quatre ans s'est prolongé dans une mémoire de guerre dominée par le culte des morts⁸⁹ qui a lentement mené à une démobilisation encouragée par certains politiques, puis à une remobilisation des esprits qui s'accélère au rythme de l'expansion allemande. Les mécanismes à l'œuvre dans ces évolutions, les différences de contenu selon les régions, les tensions entre les politiques de mémoire et les mémoires vécues, les effets sur les pratiques sociales et politiques sont le cadre actuel des recherches sur le sujet.

LA « CULTURE DE GUERRE » EN DEBAT : QUELQUES REFLEXIONS

Pour terminer ce trop rapide parcours, je voudrais proposer quelques réflexions sur le débat concernant « la culture de guerre » qui divise tant les historiens d'aujourd'hui. S'il apparaît de plus en plus clairement qu'il vaudrait mieux mettre ce concept au pluriel, il n'en reste pas moins que l'on peut, au minimum, définir la culture de guerre comme les systèmes de représentations que les contemporains se sont fait du conflit pendant celui-ci et après. Ces systèmes de représentations expliqueraient, pour une part, le consentement des populations à la guerre, l'acharnement des combattants et la durée du conflit. Ce qui, on l'a vu, est contesté par certains.

Or, ce qui est frappant dans cette querelle, c'est que personne ne prend le temps de définir ce qu'il entend par « représentation ». Pourtant, les travaux des psychosociologues sur ce sujet abondent et montrent que les hommes ne connaissent et ne vivent le monde qu'à partir d'un système de représentations. Ce système est à la fois « le produit et le processus d'une activité d'appropriation de la réalité extérieure à la pensée et d'élaboration psychologique et sociale de cette réalité »⁹⁰. Ceci implique que toute représentation est

ce colloque a été publiée dans la revue *14-18, Aujourd'hui. Today. Heute*, (« Démobilisations culturelles après la Grande Guerre »), n°5, mai 2002.

89. En Belgique, la période 1918-1924 est marquée à la fois par le culte des « morts pour la patrie » et par la stigmatisation et la répression des « traîtres à la patrie ».

90. D. JODELET, *Les représentations sociales*, Paris, 1991, p.37.

dynamique⁹¹, en dialogue constant avec le réel, car elle se base et rend compte de l'expérience de la réalité (logique) tout en créant de l'idéal (affectif). Ainsi, les représentations collectives sont fondamentalement interprétations du monde : elles font « saillir les faits »⁹² tout en gardant une certaine autonomie par rapport à ceux-ci. En effet, les représentations collectives mettent en relief certains faits plutôt que d'autres et par là ordonnent le foisonnement chaotique du réel en structures signifiantes. Mais, du même coup, elles interprètent et reconstruisent la réalité qui permet une *compréhension de soi* et du monde, assure des valeurs communes imposant des *comportements* et garantit une *estime de soi* (au prix, parfois, de distorsions désastreuses)⁹³. Les représentations sociales sont donc une nécessité structurante des identités collectives qui tentent de rendre compte de l'expérience tout en y investissant de l'idéal. Car nulle société pour être une société ne peut se passer d'un système de représentations collectives qui jette à la fois les bases de la signification et celles de la communication, en même temps qu'il constitue l'identité propre d'une société et son accès au monde : « l'imagination sociale est constitutive de la réalité sociale », pour reprendre les termes de Paul Ricoeur⁹⁴. Issues de l'expérience du réel, « les représentations deviennent à leur tour, quelles que soient leurs éventuelles divagations, un moteur décisif de l'histoire »⁹⁵. En effet, les représentations collectives agissent sur le monde et le monde agit sur elles. En période de crise, les tensions voire les contradictions, inhérentes à tout système de

91. En outre, on constate que les représentations sont formées d'éléments centraux et d'éléments périphériques qui évoluent constamment. Un élément périphérique peut passer soit vers le centre soit hors de la représentation ; par contre, un élément central doit passer par la périphérie avant de sortir de la représentation, sans quoi la représentation éclate...

92. D. JODELET, *Op. cit.*, p. 69.

93. Autrement dit, les représentations ont quatre fonctions : une fonction cognitive (connaître le monde), une fonction pragmatique et comportementale (orienter l'action), une fonction de justification de l'action (à ses propres yeux et face aux autres), une fonction identitaire (estime de soi et appartenance au groupe). Notons, enfin, que les représentations ont un triple ancrage : psychologique (individuel), social (collectif) et institutionnel (vecteur de transmission).

94. P. RICOEUR, *L'idéologie et l'utopie*, Paris, 1997, p. 19.

95. J.N. JEANNENEY (dir.), *Une idée fausse est un fait vrai. Les stéréotypes nationaux en Europe*, Paris, O. Jacob, 2000, p.13.

représentations, apparaissent au grand jour. Avec la guerre, tout particulièrement, les hommes sont mis à nu dans leurs imaginaires comme dans leurs corps. À l'incertitude du temps, on oppose la familiarité des stéréotypes⁹⁶ et la sécurité des croyances anciennes. Face à l'arbitraire de la violence, à la terreur du combat et à l'impuissance ressentie, face à la mort, à la souffrance ou à la faim, on voit ressurgir les imaginaires, parfois les plus archaïques. Or, ces imaginaires réactivés jusqu'à l'exacerbation ont un impact sur le déroulement même de la guerre, les pratiques de violence, les décisions militaires et politiques, ainsi que sur la vision de l'homme, de la vie et du monde pendant et après les conflits ; engendrant, par là, des représentations nouvelles de soi et de l'autre qui, à leur tour, viennent alimenter les imaginaires collectifs... L'analyse des représentations que les contemporains se sont fait de la Grande Guerre a donc tout son sens.

D'ailleurs, il est indéniable que cette approche a enrichi l'historiographie de la Première Guerre mondiale. Elle a bousculé les idées simplistes que l'on pouvait se faire de la propagande et de ses manipulations ; elle a renouvelé l'histoire de la mémoire de guerre ; elle a également éclairé d'une façon très neuve le vécu des combattants comme des civils. L'importance des sentiments patriotiques et leur corollaire la haine de l'ennemi ne sont qu'un éclairage parmi d'autres, qui n'exclut nullement une histoire sociale, économique, politique ou autre. Plutôt que de rejeter le concept de « culture de guerre », je plaiderais pour un approfondissement de ce concept par le biais d'une histoire comparée. En effet, « la Patrie » signifie-t-elle la même chose pour un Français, un Allemand ou un Bulgare, pour un ouvrier, un paysan ou un bourgeois, avant, pendant et après le conflit ? On le sait, les sentiments d'appartenance se construisent, se jouent, voire s'instrumentalisent, de façon extrêmement complexe. L'honneur individuel, que F. Rousseau oppose au sentiment patriotique, devrait aussi être approfondi en termes de représentations. Car s'il est un sentiment qui dépend des valeurs d'un groupe, c'est bien celui-là. Enfin, les recherches sur les

96. Les stéréotypes offrent le confort et la familiarité d'un tableau bien ordonné, suscitant un sentiment de sécurité, grâce à de trop simples mais très stables certitudes. Car le stéréotype comporte une dimension simplificatrice, au sens où il caractérise, catégorise et réduit la complexité du monde. Voir à ce sujet : J.N. JEANNENEY (dir.), *Une idée fausse est un fait vrai. Op. cit.*, p. 17-26.

sorties de guerre et la « démobilisation » des esprits sont à peine entamées. Là aussi, une histoire des représentations, aux côtés d'une histoire sociale et politique, mériterait de ne pas être négligée⁹⁷...

97. Ce type d'histoire permettrait d'éclairer, par exemple, les pratiques de violence populaire de novembre 1918 en Belgique et leur quasi absence dans le Nord de la France, la légitimité ou non du désir de vengeance et les comportements sociaux qui en découle, etc.